

Que venons-nous chercher, dans cette église, en cette nuit de Noël ? Que venons-nous chercher, nous qui sommes des « catholiques pratiquants », ou qui, peut-être, ne le sommes pas tant que cela, faute d'aller à la messe tous les dimanche, comme on dit ? N'attendez pas de moi, moi qui vous parle, que je vous inflige ici un cours de mauvaise théologie : car je sais bien que ce qui nous rassemble ce soir n'est pas tant le dogme catholique, aussi beau soit-il, dogme en l'occurrence de l'inconcevable incarnation du Verbe, qu'une atmosphère particulière – celle d'une certaine « magie de Noël », comme on dit aussi. D'ailleurs tous autant que nous sommes, pratiquants comme moins pratiquants, nous connaissons bien cette ambiance étrangement féérique, de la nuit de Noël – cette nuit au cours de laquelle le temps des hommes semble comme suspendu – nuit au cours de laquelle il nous est donné, au moins pour quelques heures, de mettre entre parenthèses nos tracas les plus quotidiens. C'est que, tous autant que nous sommes, nous pressentons bien que s'il existe un Dieu, quelque part là-haut, cette nuit est le moment privilégié de penser un peu à Lui, d'injecter, pour tout dire, une petite dose de merveilleux, de douceur et en effet de féerie au cœur d'un quotidien qui habituellement en manque singulièrement. La vie de ce monde présente des aspects trop souvent rébarbatifs, au mieux, voire effrayants. Tous autant que nous sommes nous accomplissons ici-bas nos banals labeurs humains, mais avec, trop souvent aussi, un désagréable sentiment de monotonie, parfois même d'absurdité. A quoi bon, notamment, travailler à seule fin de gagner l'argent qui nous servira à acheter notre essence pour aller... travailler ? Quel est donc le sens de cette vie tissée d'efforts incessants, toujours à recommencer ? Qui, parmi nous, pourrait prétendre qu'il n'est jamais fatigué par le poids du jour ? Qui, même, ne s'est jamais demandé quel sens il y avait à mettre chaque matin un pied devant l'autre ? Pour faire quoi ? Pour aller où ? Qui, même, ne s'est jamais surpris à regretter son enfance, lorsqu'elle fut heureuse – à regretter ce temps béni de l'enfance, où l'on porte sur chaque chose un regard constamment neuf, cette enfance où l'on joue, où l'on s'amuse et se réjouit de rien, où tout est doté d'une saveur fraîche, et pour ainsi dire de cette brillance naturelle, spontanée, que l'on perçoit dans les êtres et les choses quand on les découvre pour la première fois ? Certes, en grandissant, on apprend très vite à ne plus s'étonner de rien, et, si l'on s'amuse encore parfois, c'est le plus souvent à des jeux d'adultes sans poésie et sans charme, ou dans les petites soirées « festives » dans lesquelles on s'ennuie sans oser se l'avouer, dans lesquelles on fait néanmoins bonne figure, parce qu'il le faut bien, et desquelles on sort finalement avec le sentiment amer d'avoir expérimenté là ce que c'est que le rien. Faute de pouvoir s'émerveiller comme un enfant, l'adulte s'étourdit comme il peut, quitte à sombrer dans tous les « paradis artificiels » qu'on voudra. Bien sûr il y a les joies familiales, qui grâce à Dieu réjouissent les cœurs des mères et des pères ; bien sûr il y a aussi les amitiés sincères que l'on garde toute une vie – mais, à l'exception notable de ces joies procurées par la famille ou les amitiés véritables, que d'amertume et de pesanteur dans notre vie de tous les jours ! Que de monotonie et d'insipidité ! Que de théâtre à faire ! Et, surtout peut-être, quel manque en effet tragique de merveilleux et de poésie – un manque qu'aucun abonnement à Netflix ou Disney Channel ne saurait évidemment combler !

Alors non : je ne ferai pas ce soir de cours de théologie. Je ne réciterai pas mon catéchisme. Je me contenterai simplement de vous dire : si vous sentez comme moi le poids du jour, si vous éprouvez comme moi une certaine nostalgie de l'enfance, de ses joies simples, naïves et innocentes, alors vous avez frappé à la bonne porte en venant jusqu'ici. A rebours de tout catéchisme dispensé à très peu de frais, je vous dirai simplement : cultivez l'esprit d'enfance qui vous reste, s'il vous en reste ! Car aux yeux de Dieu nous demeurons tous des enfants, et le Dieu en qui je crois, en qui nous croyons, le Dieu dont l'Esprit de charité et de sainteté vivifie le cœur vivant et profond de l'Eglise – le Dieu de Jésus Christ aime l'esprit d'enfance – et peut-être ne S'adresse-t-Il qu'à lui. Cultivez votre esprit d'enfance, c'est-à-dire : ne rejetez pas, comme s'il s'agissait d'une illusion passagère, l'appel

venu d'en-haut, et avec lui cette nostalgie des joies les plus simples et les plus pures ! Cet appel et cette nostalgie constituent le trésor de notre cœur, un trésor convocable à l'envi, même dans les épreuves les plus rudes ou les plus brutales qu'il nous faut ici-bas traverser. La « magie de Noël », comme on dit, est dans mon cœur de prêtre tout sauf ridicule, tout sauf méprisable : elle n'est peut-être rien d'autre que le bon sourire de Dieu illuminant, fugacement sans doute mais sûrement, toutes les nuits de ce monde, toutes ses prosaïques opacités. A la vision quasi surnaturelle de ce sourire de Dieu, s'incarnant ce soir dans celui de l'enfant Jésus émerveillé par le visage de sa mère, que les âmes trop cérébrales et froides se taisent, que tous les tristes apôtres d'un monde désenchanté gardent pour eux leurs calamiteuses sentences, leur lucidité de vieillards et leur sagesse de grincheux ayant oublié depuis longtemps ce que « s'émerveiller » veut dire...Oui, qu'ils fassent pour une fois silence, tous les postmodernes maîtres du soupçon, portant sur tout mouvement un peu spontané et naïf de l'âme humaine en quête de beauté céleste un regard désabusé ou sarcastique : ils sont *vieux*, leurs moqueries de froids raisonneurs et tout l'imposant sérieux dont ils se parent souvent pour dénigrer notre religion chrétienne dans ce qu'elle comporte de plus touchant et de plus humain, n'est que petite musique triste, ou mieux un poison de l'âme, qu'ils se sont inoculé à eux-mêmes et dont ils voudraient nous infecter aussi. Qu'ils se taisent, ces tristes sires, ces esprits « scientifiques » envisageant tout par le prisme de leur philosophie vétilleuse et mesquine, momifiant tout ce qu'ils touchent, même les élans les plus purs d'une humanité s'obstinant à pressentir, contre leurs discours savants et beaucoup trop raisonnables, qu'il y a quelque chose, là-haut, et qu'en cette nuit de Noël ce « quelque chose », qui est en fait quelqu'un, qui est Dieu, vient toucher notre terre, lui parler dans le langage en effet de l'enfance. Un langage que, dans leurs raisonnements tortueux, ils ont fini par oublier, si tant est qu'ils l'aient jamais connu. Qu'ils se taisent, ceux qui à vrai dire sont à peine vivants, sont presque morts, faute d'avoir su conserver en eux leur âme d'enfant ; qu'ils se taisent, au moins pour quelques heures, au moins pour cette nuit – ça nous fera des vacances !

Quant à vous, qui êtes venus ici ce soir, que vous ayez vingt ou quatre vingt quinze ans *vous* êtes la jeunesse et la force, forts d'une jeunesse qui n'est pas inscrite dans des tableaux de statistique ou de la paperasse d'état civil – mais bien dans le cœur même de Dieu, dont vous sentez confusément qu'Il vous appelle à L'admirer et à Le suivre, et qui sûrement vous aime, puisqu'Il aime ce qui est simple et vrai – puisqu'Il aime tout ce qui dans sa simplicité même ne ment pas ! Si vous êtes présents dans cette église, c'est que vous avez entendu cet appel. Ne laissez pas son écho se perdre dans le bruit du monde, lorsque vous partirez tout à l'heure. Laissez-le résonner en vous. Dieu ne fait pas comme votre serviteur : Il parle doucement, lentement, Sa voix est discrète et il faut pour l'entendre apprendre à écouter ce qui est le plus innocent en nous. Oui : cultivez votre esprit d'enfance. N'en ayez jamais honte ; il y a plus de sagesse en lui que nous ne pouvons même l'imaginer.